

INTRODUCTION

A l'heure où nous traçons ces lignes, le monde intellectuel est en plein désarroi. Le triomphe de la pire épidémie — l'Agnosticisme — se laisse augurer par trois symptômes alarmants entre tous: le délire de l'irrespect, la monomanie du relatif et la fièvre de l'individualisme.

Si, pieux à recueillir les enseignements du passé, comme un fils accomplit les dernières volontés de son père, le Docteur moderne interrogeait avec déférence le testament des sages primitifs;

Si le Savant, sans négliger l'étude patiente des faits accomplis, ni suspendre la grande enquête analytique, veillait au triage progressif de tant d'éléments épars, en vue d'édifier une synthèse universelle — où se rangeassent, en quatre hiérarchies étagées, les sciences physiques, morales, intellectuelles et divines;

Si le Penseur, enfin, moins soucieux de paraître original que sincère et véridique se montrait aussi moins prompt à récuser toute autorité traditionnelle,

qu'à s'enquérir avec loyauté des principes éternellement absolus, qu'ils aient été formulés ou non par un autre que lui;

Si tels étaient théologiens, savants et philosophes, alors le xix^e siècle serait en vérité le siècle-lumière et Paris la ville-soleil.

Mais non. — A part les minutieux investigateurs du positivisme, qui entassent, infatigablement et sans conclure, sur des Ossas de menues constatations, des Pelions de remarques scrupuleuses; — à part les dévots mais aveugles partisans de la lettre qui tue, dragons de la sainte caverne et dont le seul mérite est de conserver intact le trésor symbolique du dogme, à jamais fermé pour eux: que dire de ceux-là que tient encore le souci des vues d'ensemble?

Comme leur ambition se borne à estampiller de leur nom un système d'ailleurs quelconque — mais qui paraisse bien à eux — ils contestent a priori la doctrine de leurs devanciers et poussent l'émulation entre collègues jusqu'aux plus mesquins dénigrements. Nul ne veut être le dernier à dénoncer son voisin, comme envisageant les choses d'un point de vue inexact, erroné, trompeur... Comme si le rôle de la synthèse n'était pas d'embrasser tous les points de vue relatifs, dans une même et absolue contemplation du vrai! C'est la Haute Science, que celle-là, et Spinoza l'a magnifiquement définie, en disant qu'elle envisage les objets sous un caractère d'éternité.

Néanmoins, quelque désespérée que puisse parai-

tre à cette heure la cause sainte de l'Intégrale Vérité, il est loisible à l'observateur attentif de percevoir, à côté des symptômes de décomposition et de mort, d'autres indices non moins certains de restauration et de renaissance.

Toutes ces choses sont providentielles. Des scories se dégage au creuset le noble métal — et le monde nouveau, dans son œuvre de laborieuse réédification, utilisera les- infimes débris du vieux monde, dissocié, désorganisé fort à point, pour fournir des matériaux tout prêts aux architectes de l'avenir.

Ainsi, le Futur s'alimente du Passé; ainsi notre Mère Céleste (1) fait germer et fleurir la vie incorruptible sur le fumier de la mort — terreau fertile et qu'engraisse l'universelle voirie des existences éphémères, accumulées- de jour en jour.

Aux siècles lointains, alors que florissaient des civilisations plus colossales, mais surtout plus nobles et plus fortes que la nôtre — car elles reposaient sur l'unité de la Synthèse et non sur les morcellements de l'Analyse, sur la saine et sainte Hiérarchie et non sur l'Anarchie morbide et dissolvante; — aux siècles lointains, la Science et la Foi s'identifiaient dans la splendeur une et indivisible de la Totale Connaissance ; le Sacerdoce et l'Enseignement fraternisaient, ouvrant deux voies distinc-

(1) *La Sophia des gnostiques, puis de Böhme et de Saint-Martin ; la Nature naturante, épouse de l'Esprit pur ; en un mot la Providence ou la conscience universelle de, la Vie-principe.*

tes sur un même idéal; et de vénérables Universités religieuses rassemblaient de jeunes élèves dans l'étude et le culte du Vrai. Le pontife et le savant enfin ne faisaient qu'un maître, chargé, sous le nom d'Hiérophante (1), d'initier graduellement les hommes dignes- de ce nom aux quatre hiérarchies de sciences sacrées, et d'officier avec leur concours dans les cérémonies publiques: ainsi, porté sur les triples ailes de l'étude, de la contemplation et de la prière, le néophyte s'élevait par degrés, de la connaissance de ce qui est, aux mystérieux et ineffables arcanes de Celui qui est éternellement.

Tel nous apparaît l'enseignement scientifique et religieux, dans tout l'empire arbitral fondé par Rama; tel, après- Irshou et le schisme des Yonijas, le saluons-nous encore dans les contrées qui surent, comme l'Egypte et les Confédérations étrusques, garder intact le trésor traditionnel de l'antique orthodoxie.

L'Histoire philosophique du Genre humain (2), par Fabre d'Olivet, ne laissé aucun doute sur la certitude de ces faits historiques; mais ils éclatent surtout d'une lumineuse évidence, pour qui a médité sans parti-pris l'œuvre plus récente et moins som-

(1) *L'Hiérophante était à la fois ce que nous appellerions Evêque métropolitain et Recteur d'Université ; hiérarchiquement groupés autour de lui, les simples professeurs-prêtres prenaient le nom de Mages.*

(2) *Paris, J. Brière, 1822, 2 vol. m-8°.*



maire du marquis de Saint-Yves d'Alveydre : La Mission des Juifs (1).

Blessée dans sa vaniteuse suffisance, notre civilisation d'hier peut mettre des lazzis sur les lèvres de ses- sceptiques défenseurs; opposer le ricanement de Voltaire à la voix inspirée de l'épopée, qui, brusquement, déchire à nos regards le voile des temps héroïques (2). Rien ne prévaut en définitive contre des faits positivement établis, et quand la Vérité sainte émet son verbe fulgurant, elle enveloppe dans- ses roulements de tonnerre, l'aigre voix des sifflets. Libre aux siffleurs de prolonger ensuite leurs grinçantes protestations... Ce fait n'en demeure pas moins sans conteste — que le tonnerre a parlé.

Oui, vos débris titanesques, ô monuments mystérieux des vieux âges, témoignent de civilisations formidables et sacrées, où la Science et la Foi (d'accord dans leur principe trois fois saint), se prêtaient un mutuel appui: la Religion consacrait les enseignements de la Gnose; la Gnose vérifiait les dogmes de la Religion!... Et les simples, à travers le cristal dépoli des fables exotériques, recevaient le rayonnement de la Vérité-lumière, au degré d'atténuation proportionnel à la faiblesse de leurs yeux.

(1) Paris, Calmann-Lévy, 1884, 1 vol. grand in-8.

(2) Temps héroïques... *appellation aussi fâcheuse que celles de temps préhistoriques ou fabuleux ; mais pour nous faire mieux comprendre, force nous est d'adopter la terminologie consacrée par l'usage.*

Toutes les antinomies conciliées; toutes les connaissances classées; toutes les réalités contingentes débouchant dans l'absolue vérité, comme des fleuves finis dans l'infini de la mer: c'était là une forte synthèse, harmonieuse et hiérarchique!... Telles, dans le corps humain, les circulations veineuse et artérielle; ainsi, à travers tout l'organisme de ce colosse, deux courants d'ordre intelligible se croisaient, ascendant et descendant: l'un, parti de la multiplicité des observations positives, convergeait vers l'unité du Vrai transcendantat et absolu; l'autre, émanant de cette unité sublime, se ramifiait par contre en radieux canaux, à l'infini, pour aller répartir sa sève de lumière sur l'innombrable multitude des faits primitivement observés.

Une Science: celle de l'Etre; une Religion: celle de Dieu, fusionnaient en un culte scientifique ou gnose sacrée, par quoi les adeptes s'élevaient à la totale connaissance de la Vérité divine.

Eduqués à pareille école, les hommes de cette ère bénie étaient des géants; — nous sommes des pygmées.

Leur unanime admiration saluait les œuvres grandioses de l'Intelligence et de la Justice; — les meilleurs d'entre nous, titillés d'un enthousiasme malsain, se prosternent devant les idoles sanglantes de la Force arbitraire et brutale.

Nos lointains ancêtres criaient: Patrie! les yeux au ciel tout fleuri d'étoiles ; ivres de sang et de haine, nous crions: Patrie! en trébuchant au tertre

de récents charniers, et c'est au même refrain que nous rêvons de futures et plus meurtrières hécatombes.

Sommes-nous pas bien crédules, dans notre présomption, quand nous proclamons l'avènement contemporain de la Science et de la Lumière? Pareils au grossier centurion de Rome, qui traitait les Grecs de barbares, nous n'avons pas assez de dédain pour les héros des civilisations antiques. Apôtres du scepticisme, nous conspuons leur foi naïve; leur enthousiasme serein nous fait sourire, blasés qui n'avons plus d'énergie que pour le mal!

Et si les morts revenaient pourtant... A la vue de notre société pourrie, Ram ou Zoroastre pourraient bien railler à leur tour, s'ils ne se sentaient plutôt l'envie de pleurer sur nous et notre présomptueuse décadence.

Est-ce à la multitude des connaissances isolées, empiriques, analytiques; est-ce au progrès de l'industrie, du luxe et du confort que se mesure une civilisation? — Ces choses, sans doute, ont leur importance secondaire, dans l'édifice d'un état social; mais la valeur réelle d'une société se mesure à son développement intellectuel et moral, à l'équilibre de ses fonctions organiques-, et surtout à la perfection de son système unitaire.

L'incontestable progrès des sciences positives, l'importance et la variété de leurs applications; le développement gigantesque de l'industrie; l'apparente prospérité des grandes nations, qui finissent

toujours par engloutir les petites ; l'accroissement général (significatif d'égoïsme) du bien-être matériel; la diffusion très active d'une instruction bien-faisante sans doute, mais bien primaire: toutes ces manifestations du progrès, au sens moderne du mot, ne nous font-elles pas illusion sur la valeur et l'universalité de notre Etat social européen?

Mais à n'envisager que les- surfaces, au seul point de vue des questions sociales, nous apparaît-il si merveilleusement enviable, cet état?

Allons, rentrons en nous-mêmes et faisons appel à notre conscience, afin qu'elle juge avec équité!

L'état actuel? — Voyons ses fruits: L'hostilité flagrante de la Science et de la Religion; — la grande lutte des autoritaires et des libéraux, plus farouches et plus irréconciliables que jamais; — le Positivisme aveugle disputant au stérile Eclectisme les plus hautes intelligences, quand elles ne sombrent pas dans l'individualisme éhonté des sceptiques; — le Militarisme envahissant tout: la cité bâtissant la caserne et la caserne opprimant la cité; — le Socialisme s'alliant trop souvent au Nihilisme, pour triompher par la dynamite ou sur l'échafaud ; — l'Economie politique épuisant sa verve ingénieuse à déguiser, sous d'euphémiques vocables, l'imminence des banqueroutes nationales, signes avant-coureurs de pires débâcles; — l'Agriculture en Europe égorgée par le libre échange; — toutes les licences, en un mot, sous le nom de Liberté; toutes les misères, sous le nom d'Egalité, et,

sous le nom de Fraternité, tous les égoïsmes! Sont-ce là les indices d'une civilisation réellement prospère?

La réponse n'est douteuse, pour qui a comparé l'ère présente, non pas aux siècles césariens d'Assôur et de l'Empire de Rome (infimes épaves d'un Etat social en pleine dissolution), mais bien aux trois mille cinq cents ans de la paix du Bélier, quand l'empire universel de Rama prodiguait au monde sa glorieuse lumière, si vive et si douce, que le souvenir de l'âge d'or est resté dans la conscience humaine, comme un réconfort pour le présent et une espérance pour l'avenir!

Quels cataclysmes matériels, intellectuels et moraux n'a-t-il pas fallu, pour jeter à bas cet édifice auguste, cette sainte cathédrale de l'harmonieux androgyne éternel, l'Adam-Eve social?... Mais debout, malgré l'action dissolvante des siècles, — défiant Saturne et sa faux, Neptune et son trident, bravant Mars- et son glaive, — les ruines de ce passé grandiose ont subsisté: des obélisques et des pylônes sont encore là, criblés d'hiéroglyphes...

Une âme latente habite ces squelettes du passé; un verbe puissant fera vibrer quelque jour les profondeurs de ces nécropoles soixante fois séculaires, et la mort apparente livrera une fois de plus au monde caduc les secrets de la vie!

En attendant que la Parole posthume s'exhale de tous ces ossements de l'antiquité sainte, de rares penseurs ont déchiffré les inscriptions hiératiques

des temples- en ruine, les pantacles des manuscrits décriés; ils sont à même de prêcher, avec la prudence qui sied, l'Évangile nouveau.

Assez longtemps, du haut de sa croix, le Christ douloureux a fait retentir le monde du plus épouvantable cri qui ait jailli des lèvres d'un homme, des lèvres d'un Dieu défaillant un instant, jusqu'à douter de lui-même: — « Eli, Eli, lamma sabach-taniî »

L'avènement est proche du Christ glorieux: il est venu pour souffrir, se sacrer dans le sang et s'affirmer dans la mort... Il reviendra pour vaincre, régner dans la paix et triompher dans la vie.

Jésus-Christ est le soleil idéal de l'humanité: c'est dans son Évangile qu'il faut chercher la loi de vie éternelle; son esprit y est tout entier. Mais lui-même (ne l'oublions pas) nous a prévenus d'un voile à déchirer, si nous voulons que la Minerve se révèle à nous, dans sa nudité chaste et merveilleuse: La lettre tue, a-t-il dit, l'Esprit seul vivifie...

C'est à l'oubli de ce divin précepte que les docteurs modernes doivent de n'entendre guère mieux l'Évangile du Christ, qu'ils n'ont compris le Sopher de Moïse, les Prophéties d'Ezéchiel, de Daniel et d'Isaïe, l'Apocalypse de saint Jean, Ils prennent les textes sacrés au pied de la lettre morte, attribuant à d'incomparables génies, tels que Moïse, Zoroastre ou Jean, les tissus d'inepties que sont le Pentateuque, ou l'Avesta, ou l'Apocalypse, pour peu

que, Rattachant au récit littéral (1), l'interprète oublie d'en dégager la science latente, et s'il néglige d'éveiller cette Belle-au-bois-dormant, qui dans la forêt enchantée — inextricable fouillis de contes allégoriques- et de symboles absurdes en soi.— attend toujours le Prince Charmant, qui doit lui rendre la vie avec un baiser.

II

Nous avons marqué l'abîme qui sépare notre état social de celui que le génie de Rama fit prévaloir, trente-cinq siècles durant, sur les deux tiers du monde alors connu: car les preuves- abondent et nous ne saurions trop y insister, l'âge d'or n'est point un mythe et le Règne de Dieu sur la terre est une réalité dans le passé.

Mesurant notre civilisation contemporaine au patron de l'ancienne, nous avons précisé, par contraste, les limites — si restreintes, hélas! — de son intelligence et de sa moralité. Et malgré le développement relativement énorme des conquêtes- où s'enorgueillit notre science positive, nous sommes en mesure d'affirmer que la comparaison ne serait pas plus à notre avantage sur ce terrain que sur les deux autres.

Nous n'avons guère parlé jusqu'ici du fatal SERPENT, et les quelques pages précédentes ont pu sem-

(1) *Lequel n'est 2-ên moins qu'un récit.*

hier au lecteur un singulier hors-d'œuvre : elles n'en sont un qu'en apparence.

L'interprétation ésotérique — strictement inconnue — d'un texte de Moïse ne pouvait être présentée, sans qu'on insistât d'abord sur la commune ignorance où sont les Docteurs, de l'esprit caché des Livres saints; d'autre part, avant d'indiquer à quel point l'exégèse religieuse est routinière et superficielle, il importait de mettre en lumière — par un effet de repoussoir — le caractère également agnostique de la civilisation moderne, véritable cause de cette routine et de cette légèreté.

Mais il est temps de marquer les- étapes que nous allons parcourir.

Cette Genèse, que les Docteurs entendent dans un esprit matériel et anthropomorphique vraiment révoltant, cette Genèse « où la vérité scientifique est cachée, effrayante de hauteur et de profondeur (1) », va fournir le texte d'une étude qui remplira trois livres successifs: car nous développerons les deux sens occultes de ce texte, après en avoir exposé le sens démotique et vulgaire:

והנחש היה ערום מכל הית השדה אשר עשה יהוה אלהים :
(Sepher Beraeshith, III, 1.)

Telle est cette phrase d'hébreu mosaïque; ta traduction accréditée n'en livre que la signification littérale et l'écorce matérielle: — « Or, le Serpent était plus subtil qu'aucune bête du champ que le

(1) Mission des Juifs, page 66.

Seigneur Dieu eût faite (1). » *Fabre d'Olivet, laissant filtrer l'esprit limpide à travers l'épaisseur trouble de la lettre, traduit: — « Or, l'attract originel (la cupidité, l'égoïsme) était la passion entraînant de toute vie élémentaire (le ressort intérieur) de la Nature, ouvrage de Ihôah, l'Etre des êtres (2).» Quoi qu'il en soit de ces deux versions si contradictoires en apparence, supplions le lecteur de patienter un peu; le sens intime du texte mosaïque s'élucidera de lui-même au cours de développements ultérieurs. Il suffit pour l'instant d'esquisser la scène du premier péché, telle du moins que les plus graves théologiens se la figurent, confiants aux récits de la Vulgate.*

Le monde vient de sortir du chaos à l'appel du Verbe créateur — et le premier homme, façonné à la ressemblance de Dieu même, partage avec l'épouse (que, par un dédoublement mystérieux, le Seigneur a fait naître de son flanc) les délices d'un jardin sans pareil, destiné pour être leur immortelle patrie.

Tout ce que la Terre, dans l'épanouissement d'une sève virginale, a pu faire jaillir de son sein sous les caresses du Soleil, décore le paradis terrestre: ce ne sont que prodiges de splendeur verdoyante et de majesté fleurie.

(1) Voir une Bible quelconque.

(2) Caïn, Paris, 1823, in-8, page 27 ; — et Langue hébraï que restituée, Paris, 1815-1816, 2 vol. m-4. Tome II, page 95.

Et le couple amoureux et naïf parcourt — en roi et en reine de la création — les merveilles écloses pour lui seul.

Un arbre unique est interdit à sa curiosité, et quatre fleuves, prenant leur source dans ses racines, s'épanchent en croix au loin, divisant l'Eden en autant de presqu'îles, rivales de grâce et de fécondité. Et le Seigneur a dit à l'Homme: — C'est ici l'Arbre fatal de la Connaissance du Bien et du Mal; ses fruits donnent la mort, tu n'y toucheras point.

Mais déjà l'on assure que l'aimant de la chose défendue attirait la première femme; qu'oublieuse des mystères de son amour nouveau-né, Eve ne pouvait plus s'éloigner de l'arbre, et rêveuse, fascinée, murmurait : — Puisque ce fruit donne la mort, pourquoi n'en goûterais-je pas?... La Bible (il faut tout dire) présente une autre version: elle attribue la tentation qui poignait Eve au Serpent guetteur, enroulé sur le tronc de l'arbre. Mais, au sentiment des arrière-petits-fils d'Adam, Moïse a du faire erreur sur ce point

Passons. Notre devoir est de rester fidèle au récit mosaïque, ou plutôt à la version des traducteurs autorisés de la Genèse.

Donc, le Serpent, s'adressant à la femme: « Elo-hîm t'a trompée; ce fruit ne donne pas la mort; il rend pareil à Dieu même l'audacieux qui l'a goûté... »

Et, moins indécise, l'espiègle tend la main vers la pomme d'or- C'en est fait, elle succombe à la tentation.-

Prévaricatrice, Eve ne saurait s'en tenir là: il lui faut la complicité de son époux. Elle a mordu au fruit, elle y fait mordre Adam, qui frissonne, entraîné dans le crime, à l'idée de Celui qui peut à tout instant les appeler.

Déjà s'élève la voix du Seigneur et le couple s'enfuît affolé, ayant honte, pour la première fois, de la nudité de sa chair.

C'est couverts d'un vêtement improvisé de feuilles de figuier, qu'Adam et son aimable instigatrice comparaissent devant leur juge en courroux.

— Adam, où donc es-tu?

— Seigneur, en entendant ta voix, nous nous sommes cachés de ta face, rougissant de nous sentir nus.

— Et qui t'a révélé ta nudité?... Tu as donc mangé du fruit de l'arbre?

— La femme que tu m'as donnée pour compagne m'en a offert, hélas! et j'en ai goûté...

— Pourquoi, femme, as-tu agi de la sorte?

Et la pauvre Eve tout en pleurs: — Le Serpent m'avait séduite...

— Sois donc maudit, ô Serpent (*reprend le Seigneur*), maudit entre tous les animaux de la Création! Tu ramperas sur ton ventre et te nourriras des immondices du sol. Et je mettrai l'inimitié entre la femme et toi, entre sa postérité et la tienne... et de son sang une vierge naîtra, qui du pied t'écrasera la tête, tandis qu'en vain tu t'efforceras de la mordre au talon.

Puis, s'adressant à la femme: — Je te condamne

au travail et à la souffrance; tu enfanteras dans la douleur; tu seras l'esclave de ton mari...

— Quant à toi (*dit encore le Seigneur à l'Homme*), pour avoir succombé aux séductions de la femme, pour avoir goûté avec elle du fruit défendu : la terre sera maudite à cause de toi, infructueuse et rebelle. Le labeur incessant sera ta vie; tu mangeras ton pain à la sueur de ta face, jusqu'au jour où la mort rendra ton corps à la poussière dont il est sorti.

Puis Elohîm, ayant revêtu les deux coupables de peaux grossières en guise d'habits, chassa du séjour enchanté d'Eden le premier couple humain. Et sur le seuil, il mit un Kéroûb au glaive de flamme, pour lui en interdire à jamais l'entrée.

Voilà donc, en substance, à peu de chose près, la fable mosaïque de l'originel péché. Je veux dire, en sa version la plus matérielle et voilée, telle que l'ont constamment rendue des traducteurs ou naïfs, ou feignant de l'être.

Demandons-nous, à cette heure, quel peut bien être ce Serpent mystique et formidable, dont la perfidie sut perdre Eve, puis Adam... Et d'après les sens divers de cette allégorie, nous établirons les divisions de notre ouvrage.

III

Quel est-il, ce Serpent?

Au sens vulgaire, apparent, on l'a deviné sans

peine: c'est l'Esprit du Mal déguisé en reptile; c'est l'éternel Adversaire, en hébreu: שָׂטָן Satan (1).

Au premier sens ésotérique, c'est la Lumière astrale, ce fluide implacable qui gouverne les instincts; cet universel dispensateur de ta vie élémentaire, agent fatal de la naissance et de la mort; rideau de l'Invisible, derrière lequel se dérobent les diverses hiérarchies de Puissances auxquelles il sert à la fois de voile et de véhicule. Cet être hyperphysique — inconscient, donc irresponsable, — domine en maître sur le sorcier, comme au mage il obéit en valet. — To be or not to be... Il faut à tout prix s'en rendre maître, si Von ne veut pas devenir le jouet des grands courants qui se meuvent en lui, suivant d'invariables lois.

Au sens ésotérique supérieur, le Serpent symbolise l'égoïsme primordial, ce mystérieux attrait de Soi vers Soi, qui est le principe même de la divisibilité: cette force qui, sollicitant tout être à s'isoler de l'Unité originelle, pour se faire centre et se complaire dans son Moi, a causé la déchéance d'Adam. — Le passage cité de la Genèse nous conduit au problème du Mal: il faut y voir la légende de la

(1) *Ce n'est point ici ce qu'on peut appeler le sens positif du Symbole, mais au contraire un essai malheureux d'interprétation superlative.*

Le sens positif, c'est le fait : l'ivresse quelconque, qui, envahissant l'homme, le fait rouler au mat. — Le Temple de Satan nous fournira l'occasion d'analyser cette ivresse en ses pires manifestations, dans toute la fureur de sa mise en Œuvre: ainsi cette première Septaine servira de commentaire tout ensemble au sens positif de l'emblème et au sens superlatif erroné que le vulgaire profane lui attribue.

Chute humaine, aussi bien collective qu'individuelle; à quoi fait suite, comme complément nécessaire, la grande épopée de la Rédemption.

D'où trois parties dans notre ouvrage (1) :

1. — LE TEMPLE DE SATAN. — *Notre premier livre sera donc consacré à l'examen des œuvres spéciales, caractéristiques de Satan : la Magie Noire et ses hideuses pratiques, envoûtements et maléfices. Nous énumérerons les ressources infernales de la sorcellerie. Nous irons défier dans son antre le prince des ténèbres éternelles, et au sabbat, le bouc monstrueux aux seins de femme, que les adeptes de ces répugnantes agapes devaient « baiser brutalement sous la queue, en signe de grand révérence et d'honneur ».*

2. — LA CLEF DE LA MAGIE NOIRE. — *Dans ce second livre du Serpent de la Genèse, nous donnerons le sens caché du mythe de Satan. — L'étude de la Lumière astrale, comme agent suprême des œuvres ténébreuses de la Goëtie, nous permettra de reprendre les rites et les phénomènes que nous aurons décrits, et de les analyser dans leurs causes et*

(1) Voir la note intitulée : Plan ésotérique de cet ouvrage. — // semble inutile de redire ici ce que nous avons exposé sur la garde de ce livre, touchant le nombre, l'enchaînement et la répartition des XXII chapitres en trois Septaines et un Epilogue.

leurs effets réels, suivant les doctrines- longtemps secrètes de la Kabbale et de l'Hermétisme occulte.

3. — LE PROBLEME DU MAL. — *La troisième partie, enfin, sera la synthèse philosophique de notre Livre: nous- y aborderons la grande énigme du Mal, et soulèverons, dans la mesure où notre conscience et notre initiation nous le permettent, le voile redoutable et bienfaisant qui dérobe aux yeux du profanum vulgus le Grand Arcane de la Magie. Nous pousserons même, plus loin qu'aucun adepte ne crut devoir le faire, jusqu'à cette limite ultime, si formidable à franchir, où le Kéroûb emblématique, le glaive de flamme au poing, menace de cécité les téméraires contemplateurs du plus aveuglant des soleils.*

Qu'est-ce que le Mal? — Dieu t'a-t-il créé? — Qu'elle est l'origine du Mal, s'il n'a pas positivement de principe? — Qu'est-ce, au sens véritable, que la chute édenale? — Qu'était le grand Adam avant la chute? — Que devient-il après? — En quoi le Mystère de la Création s'identifie-t-il avec ceux de la Chute et de l'Incarnation? — En quoi le Mystère de la Rédemption est-il complémentaire de ces derniers? — Qu'est-ce que le Rédempteur? le Christ douloureux? le Christ glorieux? — Comment s'analysent kabbalistiquement les cinq lettres (יהשׁוּעַ) hébraïques du nom de Jésus? — A quoi se résout, au point de vue ésotérique, la Question sociale? — Comment l'inaccessible Unité se révèle-t-elle par le Ternaire dans le monde intelligible et se manifeste-

t-elle par le Quaternaire dans le monde sensible? — Où aboutit l'Evolution? — Qu'est-ce que Nirvana?

En répondant sans ambages à toutes ces questions et à quelques autres, nous ferons voir quelle interprétation peut fournir des dogmes chrétiens un philosophe initié aux arcanes de la Kabbalah.

Telle est notre seule intention — et pour clore cet avant-propos d'un livre qui prétend ne troubler ta paix d'aucune conscience, on nous excusera bien de transcrire sans commentaire ce que nous écrivions en 1886, au bas d'une page où nous avons été conduit à parler des œuvres du Christ: — « A cette mission divine, nous croyons prudent de ne pas toucher ici; où la Foi commence, peut-être conviendrait-il que la Science toujours s'arrêtât, afin d'éviter de tristes malentendus... Et chaque fois qu'au cours de cette rapide étude, il nous faudra toucher aux croyances religieuses, déclarons une fois pour toutes qu'aucunement compétent en matière de Foi, nous envisageons les hommes et les faits du seul point de vue de l'intelligence humaine et sans jamais prétendre à dogmatiser (1). »

STANISLAS DE GUAITA.

(1) *Essais de Sciences Maudites, I, Au Seuil du Mystère, par Stanislas de Guaita (Paris, Carré, 1886, 1 vol. gr. t'n-8), p. 13-14.*

Deuxième édition du même, triplée de texte avec figures. — Paris, Carré, 1890, i'n-8, page 38.

Cinquième édition du même, corrigée, avec deux belles figures magiques d'après Henry Khunrath, un appendice entièrement remanié et une préface de Maurice Barrés. — Paris, Hector et Henri Durville, 1915, in-8 (Prix: 6fr.).